

## La famille dans le Quart Monde

Gabriella KISS

### Introduction

Cette étude présente les caractéristiques de la notion de famille dans le Mouvement ATD Quart Monde. Pour prendre ce sujet au sérieux et pouvoir formuler des affirmations vraiment pertinentes, il semble opportun de prendre tout d'abord un angle de vue plus large et considérer trois axes par lesquels nous pouvons approcher l'image de la famille du Quart Monde et ce qu'elle signifie.

Ainsi, il s'avère nécessaire de parler tout d'abord de la vie de Joseph Wresinski, qui est inséparable de la population à laquelle il s'est identifié ; en deuxième lieu je parlerai des options de base et de l'activité du mouvement qu'il a fondé, ATD (au départ Aide à Toute Détresse, aujourd'hui Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde; en troisième lieu je m'attarderai à l'expression de Quart Monde, qui joue un rôle important dans l'anthropologie de Wresinski – c'est lui qui a forgé cette expression, qui allait se répandre ensuite dans le monde entier pour désigner les hommes vivant dans la misère la plus profonde.

### 1. À partir de la biographique de Joseph Wresinski

Joseph Wresinski est né à Angers en France d'un père polonais et d'une mère espagnole durant la quatrième année de la Première Guerre mondiale dans une famille très pauvre. Il a été ordonné prêtre en 1946 alors qu'il avait à peu près trente ans. Son expérience personnelle du monde de la misère et sa sympathie pour le mouvement des prêtres ouvriers l'ont incité à consacrer sa vie aux citoyens les plus déshérités tout en donnant de l'Évangile une interprétation nouvelle. Wresinski a été marqué par l'enthousiasme avec lequel l'Église en France entrait dans un renouveau de la religion après la Seconde Guerre mondiale – à savoir que les prêtres partageaient la vie des gens simples et que cela aidait beaucoup à retrouver la cohésion sociale qui s'était jadis perdue lors de la Révolution française : ils vivaient et travaillaient parmi les ouvriers, ouvertement et délibérément ils faisaient leurs valeurs et les objectifs du monde ouvrier, y compris aux plans syndical et politique. Après son ordination sacerdotale, le Père Joseph demanda d'être envoyé en un endroit où « les signes de la misère soient visibles »<sup>1</sup>.

Après dix ans de service dans une région industrielle, son évêque l'a envoyé au camp des sans-logis de Noisy-le-Grand, qui était assurément un endroit tout à fait particulier.

---

<sup>1</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, Paris, Éditions du Cerf – Éditions Quart Monde, 2011, p. 79.

Wresinski arrive donc là le 14 juillet 1956, voici comment il confessera plus tard comment ce moment fut pour lui un point de départ décisif :

D'emblée, j'ai senti que je me trouvais devant mon peuple. Cela ne s'explique pas. Ce fut ainsi. Dès cet instant, ma propre vie a pris un tournant. Car, ce jour-là, je me suis promis que si je restais, je ferais en sorte que ces familles puissent gravir les marches du Vatican, de l'Élysée, de l'ONU... Cette misère aveuglante qui s'étalait devant mes yeux dans une chaleur suffocante et un silence total m'a pris au piège.<sup>2</sup>

Deux-cent cinquante familles vivaient sur le site lorsque le Père Joseph arriva dans le camp, et vingt-sept organismes caritatifs y apportaient leur aide dans la vie quotidienne, pour le meilleur et pour le pire. À vrai dire, ils faisaient pire que mieux; en effet les actions menées dans l'intention d'aider, dans le meilleur des cas n'avaient pas plus d'impact que de contribuer à maintenir les gens dans des conditions de vie insupportables. En outre, dans un bon nombre de cas, ces organismes soi-disant d'entraide ne se laissaient pas interroger par la misère rencontrée et leurs présupposés idéologiques relevaient en bonne part de l'autojustification, ce qui en ajoutait d'autant à l'humiliation des familles qui vivaient déjà dans cet environnement tellement misérable.

## 2. Le Mouvement ATD Quart Monde

Au début, Wresinski ne fait pas plus que de se laisser imprégner par la vie du camp et de progressivement s'y identifier. Dans cette approche, il rencontre un *a priori* bien enraciné dans la mentalité des habitants de la localité comme dans celle des mandataires publics : dépenser son énergie pour « ces gens-là » serait peine perdue, avec « ceux-là » il n'est pas possible de mener à bien quoi que ce soit, — or là le Père Joseph est persuadé du contraire. Il participe au travail par lequel les gens vont assurer les conditions de base de la vie dans le camp : ils forent des fontaines communautaires, ils consolident les baraques avec du ciment, ils construisent des égouts, puis un jardin d'enfant, une bibliothèque, un foyer familial.

Le souci de la famille qui inspire le Mouvement a été le point de départ de toute son action. La misère met en lumière le besoin absolu des hommes d'avoir la sécurité de la famille. Au camp de Noisy ce besoin était crucial : la famille était menacée de partout, cassée par les interventions de l'extérieur. [...] La dignité et la sécurité des familles exigeaient que nous posions au moins quelques bases, par rapport à ces trois objectifs : Vivre dans un cadre matériel humain, développer l'esprit et être reconnu par les autres citoyens.<sup>3</sup>

Ce triple objectif marque une étape décisive dans l'approche du monde de la misère, étape radicalement nouvelle au regard de la démarche caritative au sens traditionnel du terme. Le Père Joseph donne un grand coup de balai dans les nombreux organismes qui interviennent sur place ; il suspend le vestiaire gratuit et la soupe populaire. Ce qui bien sûr lui vaut les foudres non seulement

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 184-185.

des services mais aussi des habitants du camp. Ceux-ci, exaspérés, ne comprennent pas et s'efforcent de protester contre la décision, mais là Wresinski est inflexible. Dans toutes les initiatives qu'il lancera il comptera sur la collaboration effective des familles, mais pour cela il faudra d'abord les libérer de cette mentalité d'acceptation passive des aides. Il faut que là naisse une nouvelle manière de penser qui ne consiste en rien d'autre que de mettre le plus pauvre au centre de tous les projets, de toutes les idées. Il faut partir de son regard sur le monde pour examiner et pour aborder tout projet, toute organisation qui le concerne mais qui a été conçu sans lui. C'est à cette condition seulement que les familles pourront devenir capables d'être les vrais acteurs de leurs vies et d'assumer la responsabilité de leurs décisions. Le camp va voir émerger plusieurs initiatives communautaires, qui vont s'efforcer pas à pas de s'approcher de plus près des familles afin de leur permettre de reconquérir les droits qui leur avait été déniés – les droits au travail, à l'éducation, à l'enseignement, à la vie familiale, aux soins de santé, à la justice ou même à la spiritualité. Au « Bureau familial » du début se substitua bientôt une association, peu après cependant les cadres de l'association s'avèrent trop étroits, et enfin naquit en 1957 avec des familles qui vivaient dans le bidonville de Noisy-le-Grand dans le contexte de la misère la plus noire un mouvement qui a depuis lors acquis une stature mondiale; après plusieurs dénominations successives nous le connaissons aujourd'hui comme le Mouvement ATD Quart Monde. Cette organisation de défense des droits de l'homme vit le jour avec pour finalité de rendre accessibles à ceux qui vivent dans l'extrême misère tous les droits qui concernent tous les hommes au plans économique, politique et social et de promouvoir l'éradication de la grande pauvreté. Elle se basait sur deux options fondamentales, à savoir que la recherche et la mise en œuvre de la solution ne pouvait être menées à bien qu'avec les personnes concernées et avec leur participation active, et que personne, ni le plus démuné ne peut être exclu du cercle de ceux qui « méritent » d'être aidés, en priorité les plus abandonnés, ceux qui en sont le plus éprouvés. Il déploie son activité sur trois plans : ses volontaires assument une communauté de destin avec les familles vivant dans la misère ; plus souple et large, un réseau d'alliés attire l'attention de la société sur ceux qui vivent en grande pauvreté, et les deux avec des amis du Mouvement luttent aussi au niveau de la législation pour obtenir des changements politiques qui marquent en priorité la vie des plus pauvres. L'organisation n'est liée à aucune appartenance religieuse ou politique, et de nos jours elle déploie son activité dans une trentaine de pays.

En décembre 1992, l'Assemblée générale de l'ONU déclara le 17 octobre Journée mondiale de la lutte contre la misère et l'exclusion, marquant pour le fondateur une pierre blanche : c'était une reconnaissance pour l'œuvre de toute sa vie<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Au 30<sup>e</sup> anniversaire du Mouvement, le 17 octobre 1987, au Parvis des libertés et des droits de l'homme, au Trocadéro à Paris, devant une foule de plus de 100 000 personnes, Wresinski inaugure une Dalle dont le marbre est gravé du texte que voici : « Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. »

### 3. L'anthropologie de Joseph Wresinski, l'expression « Quart Monde »

Joseph Wresinski a fondé le mouvement ATD Quart Monde et il était prêtre catholique, cependant cette entité ne fait pas comme telle partie de l'Église, et parmi les volontaires de la première heure on trouvait des chrétiens de différentes confessions, des croyants d'autres religions et des athées convaincus. Il n'est donc pas superflu de nous demander quelle est la – ou les – visions du monde qui ont influencé Wresinski et à travers lui le mouvement qu'il a fondé, et comment s'est exercée cette influence.

En observant toutes les paroles de notre auteur (et nous avons pu nous pencher sur son œuvre écrite qui est d'une richesse extraordinaire), ainsi que tous ses actes, on peut constater qu'ils sont marqués en premier lieu et fondamentalement par l'empreinte de la pensée chrétienne.

Voilà pourquoi lorsque nous parlons de l'anthropologie de Wresinski, il nous faut tout d'abord nous appuyer sur une approche de l'anthropologie théologique. Et là il semble particulièrement relevant de nous fonder sur l'interprétation de Tóth, selon lequel

... à l'opposé de l'anthropologie pédagogique moderne, qui présuppose que l'homme est le produit de sa propre action créatrice, l'anthropologie théologique pose indépendamment des âges et des cultures que l'homme est une création de Dieu, bien plus qu'il est comme image de Dieu le centre de la création.<sup>5</sup>

Quand l'approche chrétienne pose la question « qu'est-ce que l'homme ? et qui est-il ? », nous pouvons nous appuyer sur le témoignage des Évangiles pour donner la réponse suivante : il est une personne autonome, sauvée par le *Christ*. Le concept de personne et apparu dans le contexte de la formulation des premiers dogmes chrétiens<sup>6</sup> mais en rapport étroit avec cela ce „statut” d'image de Dieu est indissociable de la principale réponse qui ait été formulée sur base du récit de la création dans la Genèse, le premier livre de l'Ancien Testament (Gn 1,26) : l'homme est une créature qui a sa consistance propre, créée à l'image et la ressemblance de Dieu, et dont la dignité et la responsabilité sont d'entrer en relation spéciale avec le monde créé avant lui et avec les êtres vivants qui le peuplent. En même temps il est important de remarquer que l'autonomie de la *personne* n'est pas identique à l'autonomie de *l'individu*. La capacité de conscience, de connaissance de soi et de réflexion sur soi donne à la personne un surcroît de sens et déjà chez Saint Thomas d'Aquin (qui se réfère à Boèce) la personne est mise en lien étroit avec le concept de relation. Être une personne ne peut donc signifier être une monade isolée ; étant de caractère interpersonnel, la connaissance de soi « ne porte pas sur un individu mais sur une personnalité et une communauté ».<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> TÓTH Judit, *Test és lélek*, Budapest, Kairosz Kiadó, 2006, p. 40. (Notre traduction.)

<sup>6</sup> BUGÁR M. István, *Szabadság, szeretet, személy. Az ókeresztény teológia antropológiai vetülete*. Budapest, Kairosz Kiadó, 2013 (notre traduction).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 81.

Le point focal de l'anthropologie de Wresinski est que (1) les personnes qui vivent dans la grande pauvreté sont l'image révélatrice la plus parfaite de Dieu, (2) et il faut même souligner qu'il comprend ces personnes comme faisant fondamentalement partie d'une communauté.

Concevoir la personne comme membre d'une communauté caractérise déjà le peuple d'Israël des temps anciens : la personne y est enracinée comme un rameau très lié à une famille bien soudée et se présente donc dans un tissu de relations bien serré. L'esseulement ou la fermeture sur soi est toujours quelque chose de très significatif, il se produit souvent comme le signe avant-coureur d'une réalité lourde de menaces<sup>8</sup>.

Dans la pensée de Wresinski la personne mise à l'écart de la communauté – de la société et de son unité native, la famille – ne peut qu'en avoir été exclue injustement. Wresinski fait sienne aussi cette perception vétérotestamentaire qui voit l'état solitaire ou sans compagnon comme toujours une épreuve, une cause de tourments – et, de fait, il est souvent source de brimades.

Il est inadmissible pour Joseph Wresinski de regarder les pauvres des bidonvilles en faisant peser sur eux des préjugés qui les stigmatisent comme « cas sociaux », « incapables de s'intégrer » ou « malades » – et ce qui s'ensuit : comme des problèmes isolés. Un point fondamental de son anthropologie est que dès son arrivée au camp il découvre dans les pauvres une identité commune.<sup>9</sup> « [À Noisy-le-Grand] dès les premiers contacts avec la population, la pensée m'est venue d'avoir affaire à un peuple. [...] Je me disais : c'est un peuple, le peuple de la misère. »<sup>10</sup>

Cette identité collective est la base d'une construction dans laquelle le Père Joseph projette pour les pauvres la possibilité d'une émancipation socio-économique et spirituelle.

L'accent mis sur l'identité collective des pauvres apparaît encore dans le fait qu'à travers un vocabulaire où les plus pauvres sont dénommés par de nombreux vocables, deux termes émergent parmi eux : la *famille* et le *Quart Monde*. Nous reviendrons plus tard sur le premier; examinons tout d'abord de plus près le second.

À partir de 1968 le Père Joseph commence à désigner souvent les pauvres par ce nom qu'il a lui-même forgé pour eux et qui depuis lors est le plus utilisé pour dénommer les populations vivant de par le monde dans l'extrême pauvreté : ils sont ce qu'on appelle le « Quart Monde ». Pour situer cette appellation dans son contexte, il faut noter qu'en 1967 le Mouvement publia des *Nouveaux cahiers de doléances*, volume dans lequel les familles elles-mêmes écrivirent ; c'est un premier pas vers l'apparition de cette nouvelle dénomination des plus pauvres et en même temps vers l'expression publique de cette population. Le sous-titre du cahier, « Un peuple parle », était directement

<sup>8</sup> WOLFF, Hans Walter, *L'anthropologie de l'Ancien Testament*, Genève, Éditions Labor et fides, 1974.

<sup>9</sup> DEFRAIGNE TARDIEU, Geneviève, *L'Université populaire Quart Monde. La construction du savoir émancipatoire*, Paris, Éditions Presses universitaires de Paris Ouest, 2012.

<sup>10</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, op. cit., p. 177-178.

inspiré des *Cahiers de doléances*, manifeste très important paru à la veille de la Révolution française, lorsque grâce à l'homme politique français Dufourny de Villiers (1739-1796) fit apparaître au grand jour le « Quart État » (*celui des pauvres journaliers, des infirmes, des indigents, l'ordre sacré des infortunés*) : jusqu'alors il n'avait bénéficié d'aucune sorte de représentation et Dufourny se fit leur porte-parole pour exiger en leur faveur aussi le bénéfice des droits sociaux. Le nom trahit donc une destinée : l'expression renvoie d'un seul tenant au *Quart État* de l'histoire de France et au *Tiers Monde* des temps modernes<sup>11</sup>. Mais il veut surtout donner explicitement une identité positive à cette population dont on avait l'habitude à vrai dire de désigner la condition par ses privations multiples. Le Quart Monde est une communauté de destin : Joseph Wresinski voit les pauvres comme un « peuple », qui se définit non pas simplement par un manque de relations ou un déficit dans son accès aux droits économiques, sociaux et culturels, mais par son appartenance à une entité dotée d'une détermination, par un héritage historique certain et par un projet de s'en sortir ensemble<sup>12</sup>. Dans la ligne d'Edward Burnett Taylor qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a révolutionné l'anthropologie culturelle en Europe, cette manière de voir de Joseph Wresinski a pour logique de voir dans les pauvres un « peuple » à part entière et qui fait éclater nos schémas de pensée habituels : si nous voulons en parler de manière appropriée, il faut entrer d'expérience dans son refus de la misère et sa lutte contre l'exclusion ; alors seulement, nous ferons mieux que d'utiliser des mots qui ne rejoignent pas la réalité, qui en restent à l'apparence d'une langue identique mais sans rejoindre véritablement les exclus. Il faut parcourir ainsi mentalement un chemin de solidarité pour percevoir les principes directeurs de leurs attitudes, qui sont très cohérents ; les pauvres ont leurs façons de faire propres et ils se nourrissent de toute une sagesse de vie qui vaut la peine d'être connue<sup>13</sup>.

Quand les gens dans de la misère souffrent de l'indifférence que leur inflige le reste de la société, il s'éveille en eux un terrible sentiment de culpabilité : toute leur façon de penser en est marquée en profondeur, avec surtout les lacunes qui s'ensuivent ; cette culpabilité entache toutes leurs réactions aux mesures que la société prend à leur encontre et qu'ils ressentent comme autant d'intrusions. Cette exclusion universelle a un effet dévastateur sur les deux parties : bien sûr les victimes sont blessées par la souffrance à elles infligées, mais ces blessures marquent la société elle-même. Car les droits universels de l'homme qui sont en principe d'application pour tous sont déformés en un privilège pour quelques-uns, ce qui les privent de leur fond immanent même si ces droits bénéficient à un grand nombre et s'ils sont peu nombreux à en être exclus. Pour qu'ils retrouvent leur validité universelle (si tant est qu'ils l'aient jamais atteinte), il faut d'abord les appliquer en faveur de ceux qui en sont le plus exclus. De cette façon

---

<sup>11</sup> MONFILS, Thierry, *Le Père Joseph Wresinski fondateur d'ATD Quart Monde*, Bruxelles, Culture et Vérité, 1994.

<sup>12</sup> WRESINSKI, Joseph, *Culture et grande pauvreté*, Paris, Éditions Quart Monde, 2004.

<sup>13</sup> TAYLOR, Edward Burnett, *Primitive culture*, London, J. Murray, 1871.

on peut considérer comme un droit naturel des plus pauvres d'être au centre des projets de civilisation et d'entraide qui se veulent universels.<sup>14</sup>

L'homme exclu de tout se perçoit comme un être dépendant, tantôt humilié, tantôt mis à l'honneur, selon la manière dont le monde environnant se comporte envers lui ; réciproquement, briser le cercle vicieux où la misère et l'exclusion se renforcent l'un l'autre n'est possible que par une attitude bienveillante unanime venant d'en haut de la part de la société, c'est-à-dire des institutions étatiques ou politiques.

Pour donner forme à cette mentalité, le Mouvement ATD Quart Monde est une graine qui joue un rôle de levain grâce au corps volontarial animant cette organisation. Ses membres, hommes et femmes venant des horizons religieux ou idéologiques les plus divers, mettent librement à l'arrière-plan la sécurité de vie qu'ils avaient jusqu'alors et s'engagent pour une longue durée ; leur façon de penser et d'agir ensemble assure au Mouvement son ouverture et son dynamisme. Par leur engagement, par la manière dont ils assument avec les plus pauvres une communauté de destin, les volontaires souhaitent esquisser un modèle de société où le plus important est l'Autre avec qui nous voulons partager. Cet engagement implique des sacrifices, des renoncements pour lesquels une bonne intention ou un enthousiasme ne suffisent pas. Beaucoup de jeunes s'adressent au camp, mais tout le monde n'est pas capable d'assumer la charge. En bien des cas, la ferveur des commencements ne s'avère pas durable : beaucoup quittent le camp, c'est-à-dire que pour la plupart prendre une décision est possible après plusieurs courts séjours passés là.

En y réfléchissant, je me dis que c'était l'attachement aux familles qui unissaient si fort ceux qui demeuraient. À Noisy et dans les autres cités où nous sommes allés ensuite, le dernier rempart de l'homme, son dernier refuge, était à l'évidence la famille. Elle était sa dernière défense contre l'adversité, l'humiliation et l'exclusion, contre la destruction de soi. Elle était sa dernière cellule, comme irréductible.<sup>15</sup>

#### 4. La famille dans le Quart Monde

Les développements ci-dessus permettent d'esquisser la physionomie de la famille du Quart Monde. On le voit bien – et ce n'est pas uniquement un choix de citations –, la famille joue un rôle privilégié, elle est une notion décisive, un axe central dans la pensée du Mouvement.

Dans la formation de cette idée centrale, comme nous l'avons vu plus haut, il faut se référer à l'histoire personnelle de Joseph Wresinski: il a expérimenté la grande pauvreté, il a enduré l'exclusion et d'incessantes humiliations, il a souffert de la violence verbale et physique de son père, puis d'un sentiment d'abandon – auquel longtemps il ne trouva pas d'explication.

<sup>14</sup> LECLERC, Marc, « L'anthropologie du Père Joseph Wresinski : entre Philosophie et Théologie », in *Colloque international Joseph Wresinski. Acteur et prophète du peuple des pauvres*, Paris, Éditions Quart Monde, 2004, p. 43-54.

<sup>15</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, op. cit., p. 194.

Ce n'est que bien plus tard, à l'âge de l'homme, en partageant la vie d'autres hommes comme lui, d'autres familles comme la nôtre, que j'ai compris que mon père était un homme humilié. Il souffrait d'avoir manqué sa vie : il portait en lui la honte de ne pouvoir donner sécurité et bonheur aux siens.<sup>16</sup>

Être humilié, abandonné, fut pour Joseph une expérience quasi physique ; et pour ceux qui allaient le rejoindre, l'homme humilié, abandonné, allait être un élément clé décisif parmi les principes de base du Mouvement.

Les expériences au camp de Noisy-le-Grand allaient lui rappeler ses souvenirs d'enfance, et ces deux univers allaient entrer en dialogue. Ça lui faisait mal de voir mourir des nouveaux-nés par manque de soins et du fait de conditions de vie si cruelles (ce fut le cas pour l'une de ses sœurs plus âgées) ; faute de travail, sans aucune activité à laquelle s'adonner, les gars devenaient agressifs (comme en son temps son propre père) ; et puis les mamans qui vendaient leur corps pour que rentre tout de même un peu d'argent pour manger chaque jour et pour conjurer la souffrance de voir mettre leurs gosses sous tutelle (ce qui avait failli lui arriver à lui aussi). Il commence par faire ce qu'il sait faire seul : affronter les parents qui envoyaient mendier leurs enfants ou ne les envoyaient pas à l'école, réveiller les hommes chaque matin pour qu'ils aillent travailler.

Comparativement aux autres couches sociales comme à la moyenne de la population, parmi les habitants du camp la proportion d'unions libres est spécialement forte. Au regard de toutes les unions civiles et de tous les mariages, pour la majorité des couples la famille actuelle est déjà la deuxième, parfois encore la dernière d'une plus nombreuse série de relations. Les enfants proviennent de plusieurs relations. Tout cela signifie la marginalisation par rapport aux normes éthiques générales. Il est difficile de faire le décompte des enfants : il y en a qui vivent au camp, d'autres pour une durée plus ou moins longue dans une famille d'accueil ou d'autres encore ont été placés par les autorités dans telle ou telle institution<sup>17</sup>.

Wresinski refuse l'idée que l'intérêt de l'enfant vivant dans la grande pauvreté serait de le retirer de sa famille – pourtant c'est l'opinion typique de l'époque. Pour lui, l'enfant est le dernier lien qui permette d'une part d'établir la relation, le rapport social des pauvres entre eux, d'autre part de relier les pauvres à la société.

Sur ce plan encore, le rôle clé est joué par le volontariat, qui forme le cœur du Mouvement. Joseph Wresinski considère que leur manière d'aider n'est pas d'abord de fournir une assistance « matérielle » mais d'adopter une attitude d'accueil, de bienveillance vigilante, spécialement à l'égard des enfants : ainsi ils couperont court à la honte que vivent les familles et ils libèreront la force mobilisatrice de la relation mère-enfant. C'est la raison pour laquelle la connaissance de la psychologie des familles, de leurs structures internes, de leurs manières d'agir, de leurs relations avec les autres familles, reçoit une place de choix dans la formation des volontaires.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>17</sup> LABBENS, Jean, *La Condition sous-prolétarienne. L'héritage du passé*, Paris, Bureau de recherches sociales (Cahiers Science et service), 1965, vol. 1

Dès le début, nous avons voulu être un mouvement familial, un mouvement porteur d'espérance des familles, de leurs aspirations profondes de s'aimer les uns les autres. Nous avons rencontré beaucoup d'opposition de la part d'une société qui, de plus en plus, se méfiait de la famille – et combien plus, de ces familles-là ! Pour nous, il ne s'agissait pas d'un pari sur la famille. Les volontaires croyaient en elle ; ils étaient certains car ils voyaient de leurs propres yeux que, sans sa revalorisation, la libération du Quart Monde était impossible. Cela était tellement vrai que l'expression les familles est entrée dans le vocabulaire du volontariat comme signifiant toute la population sous-prolétarienne. Ce fut même le premier terme d'un langage que nous allions abondamment développer. Les familles, c'étaient les plus pauvres, le sous-prolétariat et le Mouvement confondus.<sup>18</sup>

Voilà pourquoi la mission essentielle des volontaires est d'entrer avec les exclus de la société dans une communauté de destin. Pour citer Wresinski : ils deviendront ainsi pour les familles tout à la fois « une valorisation, une référence et un tuteur »<sup>19</sup> Décider de manière libre et inconditionnelle de se ranger du côté des familles, révèle le sens et la valeur de la condition de vie des moins privilégiés ; accepter leur capacité d'initiative et leur liberté de choix revalorise leur savoir fondé en expérience. Les volontaires donnent aux familles un exemple par leur travail et par leur vie en général en ce qui concerne les valeurs. Et tandis qu'ils reconnaissent aux familles le rôle de l'initiative, ils mettent en valeur en même temps cette exigence, de se savoir un membre à part entière d'une société solidaire, ainsi que leur attente d'être soutenus sur le chemin qui mène à leur émancipation sociale.

Un autre élément également important – tout comme les précédents – de la vision de la famille que le mouvement a forgé, est l'approche par laquelle Wresinski regarde sur la famille à la lumière de l'Évangile. Comme nous l'avons montré plus haut, le point focal de l'anthropologie de Wresinski, que l'homme le plus défavorisé est la parfaite effigie de Dieu malgré le dénouement qui le caractérise à de multiples points de vue – ou plutôt : précisément par ses privations multiples. En d'autres termes, paradoxalement c'est précisément cette situation d'exclusion qui rend possible de se révéler en lui en toute pureté l'essentiel de l'être humain, sans que ne vienne s'y ajouter aucun artifice, et le voilà qui devient le porteur authentique de l'humanité universelle.<sup>20</sup> Cette intuition s'enracine dans la considération christologique selon laquelle les pauvres sont dans le Fils, c'est-à-dire dans le Christ, d'une manière toute spéciale les fils de Dieu. Dieu se révèle dans l'état de manque, comme Celui qui par l'Incarnation s'est fait affamé, assoiffé, prisonnier, nouveau-venu pour rejoindre jusqu'à l'homme le plus déshérité.<sup>21</sup> Connue peut-être surtout sur le chapitre 25 de l'Évangile selon Matthieu (versets 31-46), cet enseignement de Jésus est devenu un principe fondamental très important du christianisme, et pour Wresinski la

<sup>18</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, op. cit., p. 209.

<sup>19</sup> WRESINSKI, Joseph, *Écrits et paroles aux volontaires*, Paris, Éditions Quart Monde, 1992, p. 377.

<sup>20</sup> MONFILS, Thierry, *Le Père Joseph Wresinski fondateur d'ATD Quart Monde*, op. cit.

<sup>21</sup> BEGASSE de DHAEM, Amaury, *Théologie de filiation et universalité du salut. L'anthropologie théologique de Joseph Wresinski*, Paris, Cerf, 2011.

Pierre d'angle de sa vie et de sa pensée. À ce propos, il exprime ainsi dans une interview la responsabilité des prêtres :

En vérité, peut-être notre souffrance de prêtre, notre inquiétude est-elle qu'au terme de notre vie, le Seigneur puisse le dire : « J'étais en ceux-là, j'étais dans ce taudis, dans cette cité d'urgence. Cette famille paralysée d'angoisse, ces enfants privés d'instruction, c'était moi. Tu es passé près de moi, et tu ne m'as pas reconnu, tu ne t'es pas attardé. »<sup>22</sup>

Quand il regarde une famille qui vit dans l'extrême pauvreté, sans rien, exclue – avec en son sein la mère, le père qui n'est souvent pas le père biologique et les enfants qui sont encore plus abandonnés que les parents –, il voit la Sainte Famille persécutée, en fuite<sup>23</sup>. Il voit comme un grave problème que l'Église leur apparaisse comme une sorte de gardienne du silence, et non pas comme une médiatrice de la grâce miséricordieuse de Dieu, comme dans l'Évangile<sup>24</sup>. Comme une conséquence logique de son image de Dieu et de l'homme, lorsque les familles expriment le désir de participer aux sacrements ou tout simplement à la vie de l'Église, le Père Joseph considère quant à lui comme inadmissible d'exiger qu'elles fournissent des « garanties », des preuves, et remplissent des conditions préalables. Voici comment il exprime cette conviction :

Les garanties, ils les ont données d'avance, en surmontant leurs découragements, et leurs méfiances, ô combien légitimes, pour venir à nous. Malgré la misère, ils posent un geste décisif, ils osent venir nous dire : « J'aime, je crois... malgré tout le mépris qui pèse sur moi, je viens vous affirmer ma dignité de fils de Dieu. » Quelle chance pour un prêtre, pour une paroisse. Au lieu de faire la fine bouche, de faire les difficiles, nous devrions pour leurs baptêmes, leurs communions et mariages, faire des fêtes grandioses. Ils étaient perdus sur la route et ils retrouvent le chemin ! Et surtout, ils ont tant à nous apprendre sur la misère et sur notre obligation de la détruire.<sup>25</sup>

## Conclusion

La notion de famille joue un rôle essentiel dans le vocabulaire et dans l'action du Mouvement. En effet, les familles constituent le prisme par lequel les principes fondamentaux que défend le Mouvement obtiennent leur signification propre, concrète. Bien que la famille soit très fragile et vulnérable, Wresinski considère son intégrité comme une valeur irréductible. Car le Père Joseph en est persuadé – la famille est finalement le seul lieu où tous peuvent vivre et exprimer de manière inconditionnelle leur liberté et leur dignité humaine. Aussi en toute initiative du Mouvement, la *famille bien réelle* est non seulement le lieu principal mais aussi et en même temps l'élément central de sa narrativité.

---

<sup>22</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, op. cit., p. 81.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>24</sup> WRESINSKI, Joseph, *Écrits et paroles aux volontaires*, op. cit., p. 377.

<sup>25</sup> WRESINSKI, Joseph, *Les pauvres sont l'Église*, op. cit., p. 70.

En même temps, cela ne veut pas dire qu'il faille considérer que tout soit équivalement bon (libéralisme permissif) ou se résigner à « s'adapter » à la situation de fait comme à un « statu quo » implacable – évoqué par Walter Kasper encore au sujet de l'Évangile de la famille mais dans un tout autre contexte<sup>26</sup>. Il s'agit bien plutôt – en tout cas indubitablement dans le chef de Wresinski – de « l'attitude radicale » qui jaillit de l'enseignement de l'Évangile et de son interprétation, partant de sa lettre afin d'en dégager les leçons pour aujourd'hui dans une fidélité créatrice qu'authentifie l'Esprit.

Après le succès international de son premier roman *Thomas* publié chez P.O.L. en 1996, Marie Darrieussecq s'inspire en 1998 pour son deuxième roman par des tentatives, intitulé *Nous sommes des humains*. Le thème de ce roman réapparaît par la suite dans plusieurs de ses romans, par exemple dans *Il faut s'en aller* chez les éditions P.O.L. (2001), *Wheat* (P.O.L. 2003) ou *Les enfants* (P.O.L. 2007). Si *Nous sommes des humains* est encore marqué par une certaine écriture classique et romanesque, les « romans-essais » nous présentent des histoires plus abstraites et intriquées. Dans la première étude nous nous proposons une analyse psychologique (par l'analyse de *Nous sommes des humains*) et un décapage des stratégies narratives pour créer des espaces intérieurs.

« Mon mari » « disparu » : l'incipit de ce roman est extrêmement fort, annonçant dès le début l'absence et la dévotion au moment même de transformations dans le monde psychologique de la protagoniste. La femme commence à chercher son mari dans le travail. Elle tombe alors dans une méditation profonde. Tout de même, ce n'est pas la sécurité de son mari qui l'inquiète le plus, mais la cruauté de la solitude de laquelle elle est tombée tout d'un coup – comportement qui nous pourrait faire penser plutôt d'après. La femme grapple par l'absence et la solitude, commence à percevoir des hallucinations des vivants et des morts dans l'espace de son mari.

Pour décrire les processus psychologiques et psychosomatiques que la protagoniste traverse dans le roman, et qui la transforment en une lie isolée au sein de la société d'une ville moderne, nous nous référons aux théories du sujet de Jacques Lacan et de la « relation ». Les deux cherchent à réactualiser dans leurs travaux les idées fondamentales de Sigmund Freud, père de la psychanalyse.

C'est par son système III que Jacques Lacan entend séparer les stades du développement de l'enfant. Le système se compose de trois registres : le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique. Le registre du Réel est lié au stade du miroir n'est pas encore capable de distinguer les choses et se considère comme partie intégrante de sa mère. C'est dans cet stade précoce que résident toutes les pulsions les choses familières et incompréhensibles. Au fur et à mesure que l'enfant commence à découvrir le monde extérieur, il finit par se reconnaître - dans le miroir, par exemple, d'où vient la dénomination du « stade du miroir », stade crucial où l'enfant réussit à distinguer lui-même de l'Autre.

<sup>26</sup> Consistoire extraordinaire des cardinaux à Rome, en février 2014.